

PASSAGERS SANS FRONTIÈRES

David Dupont

Éditions ThoT
Science-Fiction

Parallèlement à son métier de comptable, David Dupont s'est découvert petit à petit une passion pour l'écriture, une passion latente, enfouie au plus profond de son âme et qui aura attendu plus de trente-cinq ans pour s'exprimer et composer les lignes de son premier roman *Sortie de voie*. Depuis, cette affection, ouverte à tous les horizons littéraires, n'a fait que grandir. En 2013, il récidive en signant un deuxième livre, *À âmes égales*, qui s'inscrit dans la lignée des grandes enquêtes policières, adoptant comme thème équivoque le jugement de nos propres choix. Son troisième ouvrage, paru en 2015, *Le Secret des capucins*, est un thriller qui conduit son héros dans un piège machiavélique jusque dans la jungle brésilienne. Avec *C'est par où la mer ?*, une saga familiale dramatique et romanesque, David Dupont revisite les sombres années de la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, il se tourne vers la science-fiction, imaginant les péripéties d'une poignée de survivants qui tentent de quitter une Terre à l'agonie.

1. La cité

C'est au cours de l'année 2075 que la Terre, esclave de ses encombrants locataires et soumise à un lourd carcan économique et financier, montra d'inquiétants signes de suffocation ; la surexploitation de ses ressources annihilait à petit feu ses derniers instincts de régénération dévouée, et elle ne répondait plus que par de sporadiques convulsions, bien trop brèves pour alimenter une population toujours plus vorace.

La communauté scientifique avait pourtant tiré la sonnette d'alarme plusieurs fois dès le début du ^{xxi} siècle, proclamant à grand renfort de preuves statistiques les répercussions à long terme d'une productivité outrancière.

Cependant, les hivers se renouvelant invariablement, et 2050 n'annonçant rien d'alarmant, les onze milliards d'habitants continuaient de singer ingénument le rythme des époques précédentes ; les sociétés industrielles et agroalimentaires se gavaient du volume toujours plus dense du rendement des sols, tandis que les pays les plus pauvres s'enfonçaient dans l'indigence et la privation.

De ce fait, les grandes puissances mondiales, attirées inexorablement par le profit, ne prêtèrent pas attention à ce sombre scénario, préférant laisser aux décideurs de demain la gestion de ce problème. Au fil des années, les présidences succédant aux présidences, les écologistes manifestant dans les pas de leurs prédécesseurs, le temps s'écoula sans qu'aucune mesure contre une patente maladie planétaire fût mise en place.

Mais la véracité des prédictions rattrapa l'apathie administrative des décennies passées; les théoriciens disaient vrai. Au printemps 2075, les emplois de fertilisants et de pesticides toujours plus agressifs, ainsi que la perte de nutriments et de biodiversité liée au tassement des engins agricoles finirent par dégrader et appauvrir les richesses des sols arables. La menace conjecturée se traduisit par une pénurie universelle de produits agricoles.

Au cœur de cette période trouble, chaque État, par souci de régulation ou, plus officieusement colporté, par accroissement des profits, mit la main sur l'ensemble des terrains cultivables de son territoire. Devenus rares et précieux, les fruits et légumes se vendaient désormais à des prix faramineux et n'étaient réservés qu'aux classes les plus riches.

Au-delà de ces considérations pécuniaires et malgré la situation précaire d'une majorité de personnes, il devait être écrit que l'humanité était loin d'avoir atteint son seuil de souffrance, car après presque dix-huit mois de disette, un évènement bien plus catastrophique accapara l'ensemble des gouvernements. Aucun expert n'avait anticipé ce qui arriva et personne ne sut s'en prémunir : le monde bascula, en quelques semaines, dans un cauchemar sans nom. Du fin fond de la

Nouvelle-Zélande jusqu'au nord-ouest de l'Alaska, un mélange de douleurs et d'horreurs se dissémina dans chaque contrée où la vie s'était enracinée, s'emparant irrémédiablement du moindre battement de cœur. Oui, de cette triste date, l'Histoire retiendra l'apparition d'une maladie extrêmement virulente, que l'on surnomma plus tard « mallion », et qui s'abattit sur l'ensemble de la planète.

La pollution par l'émission de gaz à effet de serre fut le vecteur principal de sa conception et, comme il était impossible d'endiguer le système économique tout entier pour en atténuer les effets, elle se propagea en toute impunité à travers les continents telle une étincelle qui embrase une traînée de poudre. Malgré des recherches poussées et onéreuses, aucun vaccin ne fut assez robuste pour enrayer cette épidémie. Quelques traitements permirent de la ralentir, certes, mais rien de durable. Le virus, une fois introduit dans les pores de la peau, s'attaquait à l'organisme en asséchant l'eau qui circule dans le corps, provoquant ainsi une déshydratation de son hôte en quelques heures. Après la peste, le sida ou le cancer, une nouvelle affection était en mesure de rivaliser avec l'homme et de le prendre à son propre jeu. Certains défenseurs environnementalistes osaient même dire sans mâcher leurs mots :

« La Terre est en train de se débarrasser de nous ! »

Chaque jour, dans les stades, autrefois fiefs des compétitions sportives, les morts s'entassaient comme des briques de Lego que l'on empile les unes sur les autres avant d'être consumés dans d'immenses brasiers.

En l'espace de quatre ans, 8 % de la population mondiale périt des suites de sa contamination. L'horizon ne s'annonçait

pas des plus réjouissants avec une prévision de décès estimée à 45 % dans le quart de siècle à venir. À cette allure, les spécialistes les plus optimistes considérèrent que 2130 marquerait l'extinction définitive de la race humaine.

Face à ces constatations plus qu'éloquents, les gouvernements durent se ranger du côté des chiffres et après s'être longuement rejeté la faute, ils n'eurent pas d'autres choix que de s'unir afin de chercher une solution viable capable de contrer cette pandémie. Une réflexion qui amena, après de longues délibérations, à la création d'un groupe unique de travail international. En juin 2079 naquit, dans le plus grand secret, une société appelée TED (Terre en danger). Cette entité mobilisa et associa les plus éminents scientifiques, ingénieurs, chercheurs ou penseurs de la planète dont l'objectif commun était de garantir une existence aux générations futures.

13 février 2089, quatorze ans après la découverte
du premier cas de mallion

— Maman, regarde ! dit un jeune garçon en tendant fièrement un objet à sa mère, qui entraînait à peine dans l'appartement.

— Où as-tu trouvé ça ? demande-t-elle, sans avoir eu le temps d'enlever son manteau.

— Il y avait un type dans la rue, ce soir, le genre de ceux qu'on ne voit pas traîner souvent par ici, si tu vois ce que je veux dire. Il essayait de passer inaperçu dans l'obscurité, mais j'ai repéré tout de suite qu'il était louche. Le sac qu'il portait sur

l'épaule semblait très lourd, car il avait du mal à marcher. À trop surveiller autour de lui, il a trébuché sur l'un de ces pavés abîmés qui déforment les trottoirs et le contenu s'est répandu sur la route. Avant qu'il ramasse tout, j'ai réussi à en subtiliser un.

— Tu l'as volé alors ?

— Je te dis qu'il est tombé ! et une fois par terre, ça n'appartient plus à personne, moi, je n'ai fait que le ramasser. Alors, qu'est-ce que c'est, maman ?

— Je t'avais pourtant dit que je ne voulais pas que tu sortes à la tombée de la nuit, c'est dangereux. Où est ton masque ?

— Je viens de le retirer, je l'ai rangé dans le tiroir, c'est bon, je ne suis plus un gamin, je sais comment le mettre, tu m'as montré des centaines de fois. Au lieu de me sermonner, tu devrais plutôt être contente que je ramène quelque chose à manger, non ?

— Je passe pour cette fois, Milo, mais ne me refais pas un coup comme celui-ci. Mon travail est déjà assez dur comme ça, je ne veux pas, en plus, me faire du souci pour toi quand je rentre tard.

— Et moi, je te dis que je suis assez grand pour m'occuper de moi.

— Je te rappelle que tu n'as que quatorze ans, c'est encore un peu jeune pour s'assumer, tu ne crois pas ?

— Presque quinze je te signale, et je suis sûr que papa aurait approuvé, lui.

— Papa n'est plus là et sa dernière volonté était que je prenne soin de toi, voilà ce qu'il aurait approuvé.

— De toute façon, on va tous crever comme des chiens, alors pourquoi je resterais ici les bras croisés ?

— Sois poli, Milo, ce n'est pas une façon de parler à sa mère, et puis arrête d'être aussi pessimiste, on dirait que c'est devenu la norme chez vous, les ados. Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre. Eh bien, ne t'en déplaie, sache que moi, je refuse de me résigner ; je sais qu'un jour ou l'autre, on trouvera un vaccin et le monde entier guérira, il n'y aura plus de morts, plus de souffrances, plus d'angoisses. Une vague d'allégresse éclatera d'un bout à l'autre de la Terre. La vie reprendra enfin ses droits et avec elle l'espoir de redécouvrir une existence heureuse, et c'est ce que je veux pour toi, de tout mon cœur, alors, je te le dis, ne baisse pas les bras, c'est tout ce qu'il nous reste, d'accord ?

— C'est bon, j'ai compris, soupire-t-il.

La leçon visiblement assimilée, Alya prend son petit garçon dans les bras.

— Je t'aime, mon chéri, si tu savais comme je t'aime.

— Je sais, maman, je sais... Bon alors, c'est quoi ? s'impatiente Milo.

— C'est... c'est une orange, il y avait bien longtemps que je n'en avais pas vu, je ne me rappelle même pas le goût de ce fruit. Mange-la ! C'est très bon pour la santé.

— Non, je ne la mangerai pas tout seul, nous la partagerons.

Alya et son fils Milo logent dans un petit appartement qui trône au cent quatorzième étage d'une tour construite il y a de cela une dizaine d'années à l'est de la mégapole de Gryon (fusion de toutes les villes situées entre Lyon et Grenoble dans les années 2080).

Depuis la mort de son mari des suites du mallion, Alya, femme au foyer, avait dû se mettre à la recherche d'un emploi,

faute de revenus. Le nombre ininterrompu de victimes avait contraint le gouvernement à appliquer un décret qui supprimait désormais toute forme de soutien financier de la part de l'État ou des assurances à une famille dès lors que le décès d'un proche était lié à la maladie. Les sommes mises en jeu auraient été, de toute façon, impossibles à honorer. Malgré la multitude de places vacantes, au regard des pertes humaines, le marché ne lui offrait que peu de possibilités, son inexpérience et son statut de mère jouant en sa défaveur. Malgré un salaire dévalorisant par rapport aux heures effectuées, elle avait tout de même accepté, à contrecœur, un poste de manœuvre au sein de la multinationale TecnOdem pour le triage de métaux à recycler. Une fonction aussi pénible que répétitive dont les horaires tardifs s'étendaient parfois jusqu'à vingt-trois heures. Seul avantage de cette activité : une rémunération à la journée ; ne disposant d'aucune emprise sur ses lendemains, c'était un luxe qu'elle ne se refusait pas. Sa maigre solde permettait, au moins, de payer le loyer et de nourrir Milo.

À chaque fois qu'elle évoquait son fils, une contorsion d'agacement grimait les traits de son visage ; cette obligation de travail l'incitait à lui accorder une confiance qu'elle n'était pas encore prête à lui donner et le savoir seul dans l'appartement, tous les soirs ne la rassurait pas. Bien qu'il se considérât déjà comme un homme, il n'était, pour elle, encore qu'un jeune garçon dont la perte de son père, il y a moins d'un an, avait laissé des éclats de tristesse indélébiles au fond de son cœur.

D'ailleurs, des frissons parcouraient sa peau lorsque ses pensées la ramenaient à cette période tragique. C'était atroce.

Bastian, son mari, s'était réveillé ce matin du 12 avril, la bouche violacée et les yeux desséchés, premiers symptômes apparents de la maladie. Inutile d'en rajouter, ils avaient tous deux compris, le sort avait jeté son dévolu sur lui, il faisait maintenant partie de la longue liste des condamnés. C'est terrible de se voir mourir et c'est encore plus terrible de regarder la personne que l'on aime mourir devant soi sans pouvoir rien faire. D'après les informations rapportées par les médias, les plus résistants avaient réussi à survivre pratiquement quatorze heures. Pour la majorité des cas, cinq heures suffisaient à les terrasser. Bastian, lui, avait rendu son dernier souffle après huit heures de combat, sacrifiant ce temps par de poignantes étreintes tout en écrasant sa famille de promesses à tenir. Alya se demandait encore comment il avait pu se montrer aussi fort face à cette ultime épreuve. Elle et son fils avaient pleuré toutes les larmes de leur corps; même les semaines suivantes n'avaient pas réussi à stopper l'hémorragie oculaire. Et puisque la souffrance semble rarement rassasiée, la phase de deuil s'était montrée tout aussi cruelle que la disparition de son mari. La solitude lui pesait, les souvenirs la meurtrissaient, sans oublier cette satanée culpabilité qui revenait sans cesse hanter son esprit par de nombreuses interrogations inquisitrices : pourquoi avait-elle été épargnée ? Qu'avait-elle fait de plus ou de moins pour ne pas être infectée ? Cette fichue maladie frappait pourtant sans distinction ; riches, pauvres, enfants, vieillards, Blancs, Noirs, aucune discrimination dans son approche. Elle avait terrassé presque trois milliards de personnes en l'espace d'une quinzaine d'années et pourtant, malgré des examens méticuleux, les biologistes ignoraient son mode de transmission. Leur théorie la plus rationnelle se résumait à la stagnation de particules contaminées

dans l'air, impossible à contourner puisque le corps a besoin de respirer, une hypothèse pourtant peu défendue par certains médecins estimant que c'était par l'eau, indispensable à la vie, que la maladie se développait de façon exponentielle. Une chose était sûre, le virus ne se transmettait pas par contact entre personnes. Il se moquait des théories, lui, il touchait au hasard et s'exaltait d'un sourire jubilatoire à chaque contact puisqu'il gagnait toutes les fois.

Les onomatopées du radio-réveil diffusent jusqu'aux oreilles d'Alya l'équivalent d'un bruit rose : l'écho d'un torrent qui se jette dans une rivière, un merveilleux clapotis que la réalité de son existence ne lui permet pas d'entendre, étouffée par l'étau de béton qui régit la cité.

Il est six heures, comme chaque matin, elle estime son temps de sommeil trop court, mais elle met un point d'honneur à prendre le petit déjeuner avec son fils avant que son emploi lui confisque le reste de sa journée :

— Réveille-toi mon Milo, je t'ai préparé un verre de lait reconstitué avec de la poudre de céréale protéinée. Dépêche-toi, sinon tu vas être en retard à l'éveil instructif.

— J'ai pas envie d'y aller. Laisse-moi encore quelques minutes.

— Allons, tu sais bien que c'est important, ton avenir en dépend. Tu n'as plus que deux niveaux à atteindre pour réussir

l'examen, ensuite tu seras cultivateur. Ah, se réjouit-elle, si on m'avait dit un jour que mon petit garçon exercerait un métier aussi gratifiant, j'en aurais souri ! Je suis vraiment fière de toi. Rien que de t'imaginer travailler dans les champs, ça me... ça me... je ne trouve pas les mots. J'espère que tu te rends compte de la chance que tu as.

— Tu parles d'un scoop, ça va ! C'est pas comme si j'allais devenir célèbre, non plus.

— Pourtant, c'est bien ce que tu voulais, non ?

— Rectificatif : c'est ce que tu voulais, toi, pas moi.

— Je ne veux que le meilleur pour toi, si tu étais resté sans rien faire, comment aurais-tu gagné ta vie ?

— Il y a plein de boîtes qui recrutent des primitifs, pas besoin d'aller à l'éveil, t'as bien trouvé, toi !

— Oui, mais à quel prix ? Avec ton diplôme, tu auras un salaire plus que convenable, et puis, tu pourras dire que tu contribues à pourvoir aux besoins nutritionnels des gens, c'est quand même pas rien.

— Mouais... Je retiendrai surtout que c'était ça ou être convertisseur de chaussée ; bosser toute la journée dehors pour remplacer les routes en asphalte par du plastique recyclé qui pue le rat crevé, non merci !

— Arrête de dire ce genre de mots, ce n'est pas très joli, allez, viens, le secoue-t-elle en guise d'amusement, ça va être froid.

Une fois dans la cuisine, elle regarde son fils avaler son déjeuner.

— Je t'ai déjà dit qu'à mon époque, il n'y avait pas d'éveil instructif, les gens allaient dans un endroit qu'on appelait école, c'était obligatoire et il y avait...